

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Georges Briant (1897/1978)

&

Paulette André (1902/1995)

mes grands-parents de Dinard



Par Loïc Danguy

Mon grand-père maternel, Georges, est né le 4 septembre 1897 à Fougères dans une famille bourgeoise. Son père, Théophile, après avoir été caissier à la banque de France de Douai, a créé sa propre banque à Fougères. Avec Angèle sa femme ils ont déjà deux enfants Théophile et Berthe.

Angèle est une fervente catholique. Georges, à la fin de sa vie, se souvenait encore de sa mère frapper avec son parapluie les gendarmes venus protéger l'inspecteur des enregistrements devant les portes de l'église Saint-Léonard de Fougères. Angèle était outrée des inventaires pratiqués dans les lieux de culte consécutifs à la loi de séparation de l'Église et de l'État du 9 décembre 1905.

La mort prématurée de son père va confronter Georges aux réalités de la vie. À 10 ans, il rejoint son frère Théo au collège Sainte-Croix du Mans. Cette école est tenue par des prêtres dévoués à un catholicisme traditionnel. Son fonctionnement est fondé à la fois sur l'esprit de sacrifice religieux et une discipline de fer. Dix ans passés dans cette institution marqueront son caractère : respect de la loi, de l'autorité. Parmi ses amis un certain Antoine de Saint Exupéry qui, lui, a la chance d'être externe.



Fougères 1897. Mon grand-père est assis dans le fauteuil.



Collège Sainte-Croix - Le Mans, 1907

Angèle décide de quitter Fougères pour Paris avec sa fille Berthe en 1909 pour rejoindre son fils aîné, Théophile, et le surveiller dans ses études de droit. Elle emménage au troisième étage du 21 avenue de Bel-Air à Paris. Maintenant Georges, toujours interne au collège Sainte-Croix, ne retourne chez sa mère que tous les trimestres. Quand, beaucoup plus tard, il me racontait cet épisode il avouait la dureté de cette séparation si longue.

Un jour qu'Angèle pique à la machine, elle casse son aiguille. Elle se renseigne auprès de l'employée de maison pour savoir si un magasin Howe existe aux alentours. Celle-ci répond : « Rien de plus facile, le négociant de Howe habite au cinquième étage. » Angèle monte et rencontre monsieur André et son épouse. Le couple a deux filles. Les deux familles sympathisent. Lors de ses venues, Georges croise parfois dans l'escalier les deux sœurs qui le surnomment le Petit Collégien.

Georges André a repris, à l'âge de 18 ans, l'affaire de machines à coudre de son père décédé en 1892. Il achète la marque Howe et devient le concessionnaire de la marque en France. Il épouse Lucie Kuenzi en 1900. Un an plus tard ils ont une première fille Simone et l'année suivante une deuxième qu'ils appellent Paulette. Elles sont très différentes. L'aînée adore se déguiser, jouer la comédie, faire rire les autres. La seconde, plus réservée, aime la musique classique, pratique le violon et le tennis.



Paulette et Simone
vers 1904

Berthe Briant, ayant quitté toutes ses amies bretonnes, monte souvent les deux étages pour retrouver les deux sœurs André. Un jour, Paulette, la plus jeune, se penche à la rambarde qui surplombe la cour intérieure de l'immeuble et hurle : « Berthe Briant ! » Sa mère Lucie André l'attrape sévèrement et lui dit de ne pas crier les noms des gens si fort. Ma future grand-mère, Paulette, ne se doutait pas qu'elle venait de hurler à la cantonade le nom qu'elle porterait pendant 68 ans.

Le frère aîné Théophile travaille dans une banque. Angèle, rassurée qu'il vole de ses propres ailes, désire retrouver sa Bretagne. Son choix se porte sur Paramé près de Saint-Malo. Elle trouve une petite maison qu'elle appelle « *Ker Théo* » en hommage à son mari. La famille André les y rejoint parfois. Georges quitte enfin le collège, il a 16 ans.

Le 2 août 1914 c'est la mobilisation générale et le premier jour où mon grand-père entre à la banque de France de Saint-Malo comme stagiaire.

Un an et demi plus tard il retourne au Mans, pas au collège Sainte-Croix mais pour y rejoindre le 401^e régiment d'infanterie. Après une période d'instruction il part sur le front à Verdun et participe à l'attaque du 24 octobre 1916. En janvier il est blessé par un éclat d'obus à la cheville. Une fois sur pied il rejoint son régiment qui se dirige vers le chemin des Dames. Les permissions sont rares. Berthe demande un jour à son frère Georges : « Crois-tu que tu vas t'en sortir ? — Ma pauvre Berthe j'en vois tellement tomber autour de moi !... Je ne sais vraiment pas. »
Le 22 août 1918 il est blessé pour la seconde fois par un éclat d'obus mais à la main.



Photo prise en 1914 dans le jardin de Ker Théo. Debout les deux sœurs André, assis Lucie Kuenzi leur mère, à droite Berthe et son frère Georges

Début novembre, Georges se trouve sur le front belge. Le feu entre les deux camps cesse quelques jours afin de faciliter le passage des plénipotentiaires et les pour-parler. Le bruit court dans les tranchées que le cessez le feu est proche. Le 10, le feu reprend et c'est là qu'un fou de gradé ordonne à un poilu de ramper jusqu'aux lignes ennemies. Je me vois gamin écouter mon grand-père, fumant sa pipe, raconter cet épisode. « Le soldat refuse alors l'officier dit : « Vas-y Briant ! » et moi discipliné, sûrement influencé par l'éducation de Sainte-Croix, j'exécute l'ordre. À plat ventre dans la boue je suis pris comme cible par la mitraille. Je fais le mort, soudain une balle me touche, pas de douleur mais très rapidement je sens une odeur d'eau de Cologne. Une balle a traversé ma musette et brisé ma bouteille. Je reste ainsi jusqu'à la nuit où un copain, certainement le seul croyant que j'étais encore vivant, m'aide à retourner vers ma tranchée. Et il terminait toujours son récit par cette phrase : « Ce jour-là la dame à la faux n'avait pas voulu de moi ! » Le lendemain de cet épisode, c'est l'armistice.



Repos à l'arrière du front en 1918

suite de la lettre du 11 novembre 1918

je suis et j'ai bien vu le paradis
rendu - Heureusement ma femme -
était si aérée et j'ai bien aimé
meut sein et sein. fait à
revenir dans la vie civile ma
votre tranquillité -
Mais comme nous ce
matin à Chimay en Belgique
ou les proches ne sont d'aucun
en même - accueil enthousiaste
des nombreux civils libérés et
nous avons été presque partis
en triomphe. Mais avons eu
alcool, vin, tabac, cigares, chocolats
cette etc. de la distribution et je
n'ai jamais vu un paradis auparavant.
me - Ce soir nous logeons au
collège de cette petite ville
et nous attendons le réarmement
et font des notes d'après nous
aller de l'école dans la Capitale!!
je ne serai certainement pas
lettre avant un long moment
mais nous aurons, je l'espère, des
permissions pour aller embrasser
nos familles -
Embrassez tout ce monde
pour moi, et j'en suis le plus
affectionné des vôtres votre petit Georges

Lettre de Georges à sa mère et à sa soeur écrite le 11 novembre 1918 à 22 H

10 jours sans Ce 11 novembre 1918 -
libérait de tous les dangers
et de tous les dangers -
la journée d'hier a été
extrêmement dure - j'ai bien fait
avec mon patrouille à 15 heures dans
la plaine et devant une dizaine
de mitrailleuses ennemies tout le
monde m'a mis des coups et pas
sur la chance de m'en sortir
avec une balle dans ma musette
et deux dans mon bras - Je
rassure que j'ai passé 2 heures
(jusqu'à la nuit où j'ai pu
me reposer) épuisé.

Il est définitivement démobilisé en 1919 et rapidement muté à la banque de France de Fougères et retrouve ses copains d'enfance. Les survivants de la « boucherie » de 14-18 rattrapent le temps de leur jeunesse qu'on leur a volée. Ils n'arrêtent pas de faire la « nouba ». Pas question de se marier et de fonder une famille : « Profitons de la vie. » En 1927, muté à Argenteuil, il s'éloigne de son cercle d'amis où il s'ennuie mortellement. Il est invité plusieurs fois rue du Bel-Air dans l'immeuble de son adolescence par la famille André. Le 31 décembre 1927 il emmène Paulette réveillonner au Pigal's et là il fait sa demande en mariage. Ils se marient le 16 mars 1928 à Paris et un an et demi plus tard naît ma Maman, Janine.



Mariage de Paulette et Georges en 1928

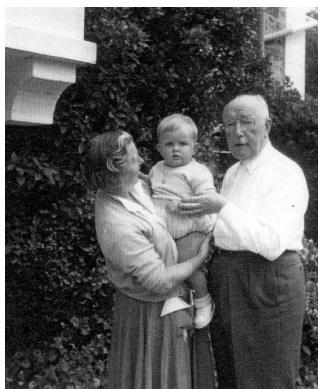
Suite à la crise de 1929, la banque de France procède en 1932 à une vague de licenciements et Georges fait partie de la charrette. Il postule comme démarcheur à la BNCI d'Orléans ce qui déplaît énormément à ma grand-mère, Paulette, obligée

de quitter Paris. Heureusement elle retrouve des joueuses de tennis qu'elle a rencontrées lors de compétitions nationales. Paulette a débuté le tennis à son adolescence et gravit durant ses jeunes années les étapes la classant dans les vingt meilleures joueuses françaises.



1930, Paulette smatche à la volée

Quand on propose à mon grand-père des directions d'agences, Paulette refuse catégoriquement. « Trop loin de la capitale ! » Après avoir refusé Brest, Nice, il accepte Mortagne-au-Perche, la moins éloignée de Paris. Ma mère m'a raconté que ce jour de 1937 elle a vu sa mère effondrée la tête dans ses mains dire « Mortagne... l'horreur ! ». Avec le temps et grâce au tennis elle finira par apprécier sa vie mortagnaise. Suivront Rennes, Dinard, de nouveau Mortagne et enfin Saint-Germain-en-Laye, dernier poste avant la retraite.



1956, mon premier séjour chez mes grands-parents à Dinard

Georges a envie de retrouver la Bretagne mais il a peur de s'ennuyer. Un ami tennisman le prévient que la direction du club de tennis de Dinard est libre. Après plusieurs visites, Paulette tombe sous le charme d'une villa située sur la pointe du Moulinet face à la mer. Ils l'achètent le 11 mai 1955, presque un mois après ma naissance. L'été 1956, je passe mes « premières vacances » avec mes grands-parents et cela va durer encore 20 ans.

Mes souvenirs de vacances à Dinard avec mes grands-parents

Très tôt j'ai surnommé mon grand-père Popal. Mes parents m'ont expliqué plus tard que petit quand il me prenait dans ses bras je disais qu'il était fort. Comme Popeye a-t-il ajouté. Et le Popeye est devenu dans ma bouche Popal mais également pour toute la famille. Ce patronyme, il le gardera jusqu'à sa mort.

Tous les étés, mon frère et moi passions trois mois merveilleux chez Popal et Mémé. Je rappelle que dans les années 60 les vacances

d'été commençaient vers le 20 juin et se terminaient vers le 15 septembre. Ces années passées chez eux et avec eux m'ont marqué à vie. J'ai toujours dans le nez certaines odeurs de la maison comme par exemple celle de notre petite chambre où je dormais avec mon frère. Le soir, Mémé montait nous coucher, nous border et disait : « Coucouche panier les pattes emmêlées » et je m'enfonçais avec délectation au fond de mon lit.

Un souvenir de ma petite enfance encore très présent c'est le soir après diner quand nous nous retrouvions tous les quatre pour décider du repas du lendemain. À genoux sur ma chaise je regardais Popal lister sur un petit bout de papier les courses. C'est Popal qui faisait les commissions avant d'aller s'occuper du tennis club. Mémé restait à la maison avec nous. Après la liste venait le moment où Popal faisait la caisse du jour pour le tennis-club. Là aussi mes souvenirs sont précis. Popal prenait une boîte à thé en métal de couleur rouge avec des motifs chinois. Le clou du spectacle résidait dans le comptage des billets. Après s'être léché l'index et le majeur il faisait défiler les billets à toute vitesse et ça faisait le bruit d'un vol de moineaux. Ensuite il les classait par liasse de dix toujours avec une petite épingle plantée dans le rond blanc en haut à droite du premier billet, le tout, bien rangé, reparti dans la boîte à thé.

Tous les après-midi, Mémé nous emmenait à la plage de l'Écluse où nous retrouvions sa sœur Simone qui louait tous les ans une tente. J'ai appris de nombreuses années plus tard que Mémé détestait la plage mais pour faire plaisir à ses deux petits-enfants elle faisait énormément d'efforts sans rien montrer.

Mémé était une très bonne cuisinière, ce qui plaisait à toute la famille. Je n'ai jamais mangé d'escalopes à la crème aussi onctueuses. Tout jeune, je me « battais » avec Popal pour saucer avec un morceau de pain la crème brunâtre restée au fond du plat. Mémé était la reine des profiteroles. Quand Popal en mangeait il se retrouvait à la fin du repas avec de belles bacantes au chocolat et ça me faisait rire.



Plage de Dinard en août 1961

J'ai toujours connu Popal avec un appareil auditif. Très jeune je me souviens d'une petite boîte blanche avec des boutons et un fil avec des embouts qu'il mettait dans chaque oreille. Quand il changeait les piles ça « ouinait » fort. Plus tard le matériel s'est miniaturisé mais le « ouinage » a perduré. Il me disait : « Ce qui m'embête c'est qu'on se moque des sourds alors qu'on plaint les aveugles, c'est injuste ! Regarde au théâtre ». Quand plusieurs personnes discutaient je le sentais perdu. Il adorait la musique classique et particulièrement Beethoven. Quand il écoutait (très fort) un disque sur son phono, j'observais sa mine réjouie en train de fumer sa pipe bourrée de tabac gris.

J'ai grandi et à l'adolescence j'ai eu une chambre indépendante au rez-de-chaussée. J'avoue en avoir bien profité surtout pour mes sorties nocturnes avec mon copain de la maison voisine. Nous rejoignons la « bande » sur la digue, plus tard au troquet le Nautique et encore plus tard à la boîte de la Chaumière sur la Pointe du Décollé à Saint-Lunaire. Les réveils le lendemain étaient parfois difficiles, même si Mémé était très tolérante sur le réveil. Le midi, Popal attendait que ma grand-mère soit dans la cuisine pour me demander l'heure à laquelle j'étais rentré au bercail la nuit précédente. Plus je disais une heure tardive et

plus son visage s'illuminait de satisfaction. « Profite, profite de la vie et de la fête ! »
Quand beaucoup plus tard j'ai raconté ces épisodes à ma mère elle a levé les yeux au ciel en disant :
« Quand je pense à l'éducation sévère que j'ai eue ! »

Au début des années 70, la santé de Popal se dégrade. Il arrête le tennis-club, ne conduit plus. Atteint d'artériosclérose il se retrouve en fauteuil roulant : « Mes pauvres jambes de fantassin ne me portent plus ! » Ne pouvant plus sortir, il lit beaucoup et regarde la télévision. Il devient de plus en plus émotif. Je le vois encore les larmes aux yeux devant les images d'enfants subissant la famine au Biafra. Il meurt le 14 octobre 1978 à l'âge de 82 ans. Mémé décide de rester seule dans sa grande maison. Nous allons régulièrement la voir, elle est toujours alerte et aussi bonne cuisinière. Elle ne souhaite pas se rendre trop souvent chez nous à Mortagne car le retour en Bretagne serait trop dur. Elle avoue pourtant que sa maison est parfois lugubre surtout pendant les tempêtes hivernales. En 1986, je deviens papa d'une petite Yvane et Mémé, âgée de 84 ans, arrière-grand-mère. Peu de temps après, son état donne des signes de déficience cérébrale. Elle vient vivre à Mortagne chez mes parents puis au service gériatrie de l'hôpital. Elle décède le 31 mars 1995 à l'âge de 93 ans. Popal et Mémé reposent au cimetière de Dinard.

J'ai encore profité de la maison pendant presque dix ans. Je m'y suis souvent rendu en famille. Ma fille m'a avoué récemment qu'elle aussi avait des odeurs de la maison de Dinard bien imprimées dans sa mémoire olfactive. Mes parents ont vendu la maison en 2008 : un véritable arrachement ! Heureusement parfois la nuit, je retourne en rêve là-bas à Dinard dans la maison de Popal et Mémé.

